

Elles viennent dans la nuit

Poème de Corinne Hoex avec des estampes de Kikie Crêvecœur
Esperluète éditions (coll. *Cahiers*), 2018, 24 p.

Enveloppé dans l'écrin d'une très belle édition grand format (chez Esperluète), voici un dialogue sensible entre deux œuvres fortes, mises au service du mystère. Celui-ci ne nous quitte pas, en effet, tout au long de la lecture du poème de Corinne Hoex et de la contemplation des estampes de Kikie Crêvecœur. Estampes et poème s'accompagnent parfaitement dans la scansion langagière et visuelle qui nous porte vers cet ailleurs indéfini d'un rêve, sous forme de question à jamais sans réponse. *Elles viennent dans la nuit*. Qui sont-elles, celles qui viennent dans la nuit ? Nous ne le saurons jamais et, justement, puisqu'il s'agit de poésie, lâchons toute tentative de savoir, de comprendre. Laissons-nous simplement porter.

Les estampes de Kikie Crêvecœur, certes, paraissent nous entraîner dans une des voies lactées dont elles ont le secret ; « *elles* » pourraient donc signifier les étoiles. Puisqu'*elles viennent dans la nuit*, ce n'est pas dénué de sens... Mais, *leur nom / comment leur nom*, interroge Corinne Hoex. Elle écrit aussi qu'*elles se détachent de l'oubli [...] depuis ce lieu perdu* ; à la fin du poème, elles semblent y retourner : *elles viennent dans l'oubli*. Les étoiles, la nuit, l'oubli, *le souffle retenu* aussi, *la mémoire de la nuit*... et nous voilà plongés dans un espace insaisissable, peut-être porteur de menaces mais en même temps (et c'est une sensation très étrange) qui rassure un autre espace, enfoui au plus profond de nous, auquel il paraît répondre. *Un bruit léger de pas*, écrit la poète (et c'est d'ailleurs le premier vers du poème), comme pour donner forme quasi humaine au mystère qui s'approche. L'être humain et le mystère partagent la même eau.

Le poème se développe en huit strophes de cinq vers chacune. Chaque strophe se détache en quelques caractères légers sur une immense page blanche, en regard de laquelle l'autre page est recouverte d'une estampe. Le poème joue sur la répétition : les mêmes vers, parfois à peine modifiés, sont rappelés de strophe en strophe. D'où la scansion que j'évoquais plus haut, une sorte de mélopée entêtante qui progresse en spirales. Mais voici le leitmotiv principal, celui qui nous ouvre au vertige : *les embrasser les perdre [...] les perdre / les perdre encore / les embrasser les perdre*... Nous embrassons et nous perdons dans un même mouvement permanent de va-et-vient, de flux et de reflux, semble suggérer la poète. Ne peut-on voir là le propre de notre condition humaine, soumise aux marées d'une vaste respiration que nous ne contrôlons pas, qui nous dépasse infiniment et déclenche aussi au plus profond de nous la marche incessante de la mort et de la vie ?

Thierry-Pierre Clément, Le Journal des Poètes n°2-2019